910

R. P. Ph. PONSARD

Prédicateur à Notre-Dame

Chants de France

GRANGER FRÈRES, LIMITÉE
MONTRÉAL
1910

DU MEME AUTEUR

EN VENTE CHEZ GRANGER FRERES, Limitée

La Croyance religieuse et les exigences de la vie contemporaine, in-12 88

Auprès du maître, in-16 38

Formation de la conscience chez les enfants . . .20

Formation du sentiment esthétique 20

0 911397

R. P. PH. PONSARD

Photo J.-A. Dumas, 460 St-Denis

CHANTS DE FRANCE

CONFÉRENCE

DONNÉE AU

MONUMENT NATIONAL

LE 31 MARS 1910

Par le Père Ph. PONSARD

Prédicateur à Notre-Dame de Montréal

GRANGER FRÈRES, LIMITÉE

MONTRÉAL

1910

1910
(173)

O.F.M. QUEBEC

CHANTS DE FRANCE

Monseigneur (1),

Monsieur le Président (2),

Mesdames et Messieurs,

J'ai lu dans un moraliste cette chagrine pensée : "Quand on vous fera un compliment, divisez toujours par cent." Je ne suis pas, ce soir, d'humeur à diviser. Car, en écoutant les mots qui vont au coeur, on a toujours désir d'en croire plus encore qu'ils n'en disent. Votre contentement si aimablement exprimé, des conférences religieuses ; et votre attente, toute délicate, de ce discours d'adieu : je les accepte. Je tiens trop à votre sympathie pour ne pas en aimer toutes les expressions, et je sens trop le besoin de votre admiration pour en diminuer d'abord le confiant enthousiasme.

---

(1) Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

(2) M. l'abbé Hector Filiatrault, p. s. s.

Ce que je trouve nécessaire de vous dire, c'est l'émotion profonde et unique que donne à celui qui apporte la parole de France un auditoire Montréalais. Oui, j'ai vu des murs " tout yeux et tout oreilles ". Mais j'ai vu surtout des attentions, des intelligences, des sympathies. Le vendredi, le dimanche, les soirs de retraite, toujours j'ai senti vos esprits avides d'écouter, d'écouter pour apprendre, et d'apprendre pour vivre. J'avais ce sentiment — le plus troublant pour un orateur — que chaque parole tombait dans chaque esprit comme un germe dans une terre, pour y lever, selon ce qu'elle portait, en certitude ou en contradiction. Qu'il m'est doux de croire que j'aurai laissé à vous, Mesdames, une foi plus affermie dans votre admirable rôle de " consciences de l'humanité ", et, à vous, Messieurs, " plus lumineux " le chemin qui conduit à la foi.

Vieille France—Nouvelle France, la distinction n'existe plus guère pour moi. A la première heure, ce fut une surprise. Si loin de France entendre parler français, et parler français en se faisant si bien entendre. Puis ce fut l'admiration : je songeais à tout ce qu'il vous avait fallu d'énergie pour avoir gardé un cœur si français et des lèvres qui n'ont pas oublié le langage de France. Et maintenant, tout cela me paraît naturel : rien ne ressemble plus à Saint-Sulpice de Paris que Saint-Sulpice de Montréal, et je me

sens ici, non au cœur de l'Amérique, mais au cœur de la France.

* * *

Chants de France ! Pourquoi ce titre à cette conférence d'adieu ?

J'étais venu avec la pensée de vous parler des *Poètes mystiques du XIXe siècle*. Je ne vous cache point que ma conférence était prête—et même— (je serai sincère jusqu'à braver l'humilité) que je la croyais bonne. Or je fis part de mon sujet à quelques personnes pieuses. Unanimement elles condamnèrent mes Poètes mystiques. Quel grief avaient-elles contre eux ? Elles trouvèrent — je vous le confie — que mon sujet sentait trop la dévotion... Je le comprends un peu ce soir en voyant cette salle somptueuse et ces toilettes claires. Et cependant de qui vous aurais-je surtout parlé ? De quelqu'un qui, s'il fut un grand poète mystique, fut le moins édifiant des chrétiens : du pauvre Lélian, de Paul Verlaine. C'est bien la première fois qu'il lui sera arrivé de passer pour dévot — plus qu'il ne conviendrait.

Dans la crainte d'une excessive édification, je songeais alors à vous parler de Gavroche. Gavroche ne fut pas un mystique, ni même un saint. Il ne fut pas écrivain, pas

même romancier. Enfin, il ne fut rien, surtout pas académicien. Gavroche est le nom générique du gamin de Paris. Ah ! nous aurions été avec lui loin de la littérature ; et croiriez-vous que j'étais entraîné à cette école buissonnière par un distingué professeur de littérature de votre Université Laval ? Je pensais donc vous parler du gamin de Paris. Quel pittoresque ! Etudes de mœurs, silhouettes des bas quartiers Parisiens, portraits d'apaches ! scènes de révolutions, enfin toute la canaillerie et tout l'héroïsme. Cette fois, c'était braver l'honnêteté ; et l'on me donna à comprendre que tel n'était pas le rôle d'un Prédicateur.

Je m'en allais donc un soir, sous la lune, rêver dans votre neige. Un peu de vent passait dans les branches sans feuilles, faisait danser les flocons blancs, agitait les ombres. Le soir était plein de ces bruits dont s'emplit le silence. Votre ville éparpillait ses lumières le long du fleuve glacé. Je songeais aux premiers qui vinrent de chez nous. Je réalisais en mon esprit les scènes que vous avez gravées sur le bronze et qui redisent des exploits merveilleux. Je repassais en moi-même la grande épopée canadienne, et comment, sous les arbres de l'île, vers le même ciel, avaient tant de fois monté les voix françaises ! Et loin de la France, la France était encore là ! Je me représentais votre plaine, non plus couverte de neige, mais dans son été, toute sem

blable à notre plaine de France. J'entendais la même chanson des épis, la même rumeur des prés, la même voix des paysans. Et d'ici à là-bas les échos se répondaient. Dans mon cœur les deux Frances chantaient ; et le lendemain l'on écrivait en caractères rouges sur pancartes blanches : Conférence d'adieu : *Chants de France.*

Chants de France ! Ah ! qu'il me plairait maintenant qu'un autre titre eut été donné, Celui-ci : Simple conversation sous un érable.

Aussi bien, voulez-vous, mesdames et messieurs, que ce soit chose entendue ? Nous sommes, ensemble, par une belle journée d'été, à la campagne. C'est le matin :

> Les étoiles fuient une à une. Les coqs chantent.
> Le jour n'est pas levé mais les hauteurs s'argentent,
> Et les choses sortent de l'ombre et du sommeil..... (3)

Les coqs chantent : vous devinez tout de suite que la conversation tombe sur *Chantecler !*

Il y a, sous un érable canadien, quelque intérêt à parler de *Chantecler.* N'est-ce pas à l'Amérique que *Chantecler* doit d'être né, et ne pourrions-nous pas ici plus facilement qu'ailleurs compter les plumes que l'Oncle Sam a prêtées à M. Rostand ?

---

(3) Louis Mercier : *Voix de la Terre et des Temps.* — A l'aube.

Nous trouverions aussi une parenté (je parle sans ironie) entre Chantecler et le Canada. Il y a dans vos vieilles chansons un personnage digne de fréquenter dans ce salon littéraire sur lequel s'ouvre le deuxième acte de Chantecler. Vous avez en vos chansons une caille savante, parlant latin, et combien spirituelle, une parente du merle si bien représenté par M. Galipaux. C'est dans la chanson du *Beau ruban gris :*

" La caille dit en son latin
Que les hommes ne sont point fins
Mais contr' les femm's, ell' ne dit rien. "

Il y a mieux, mesdames et messieurs. Vous savez la jolie ritournelle de la *Poulette grise.*

C'est la poulette grise
Qui pond dans l'Eglise.

C'est la poulette blanche
Qui pond dans les branches.

C'est la poulette noire
Qui pond dans l'armoire.

C'est la poulette brune
Qui pond dans la lune.

Cet œuf, pondu dans la lune... Pensez-vous que M. Rostand n'accepterait pas qu'il ait donné le jour à Chantecler ? Donc le coq chante ; ou plutôt il parle avant de chanter :

" Je ne chante jamais que lorsque mes huit griffes
Ont trouvé sarclant l'herbe et chassant les cailloux
La place où je parviens jusqu'au tuf noir et doux !
Alors, mis en contact avec la bonne terre,
Je chante... et c'est déjà la moitié du mystère,
Faisane, la moitié du secret de mon chant...
Qui n'est pas de ces chants qu'on chante en les cherchant,
Mais qu'on reçoit du sol natal comme une sève !
Et l'heure où cette sève en moi surtout s'élève,
L'heure où j'ai du génie enfin, où j'en suis sûr,
C'est l'heure où l'aube hésite au bord du ciel obscur.
Alors plein d'un frisson de feuilles et de tiges,
Qui se prolonge jusqu'au bout de mes rémiges,
Je me sens nécessaire et j'accentue encor
Ma cambrure de trompe et ma courbe de cor.
La terre parle en moi comme dans une conque,
Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par qui le cri du sol s'échappe vers le ciel ".

Mais, mesdames et messieurs, je ne songe plus au Chantecler de M. Rostand. Je songe à cet autre, le fils ou le frère de ceux qui vinrent fonder votre Canada, je songe au *Paysan français.*

C'est lui, le paysan, qui gratte la terre et chante près du sol. C'est lui qui fait monter dans sa voix la bonne sève de la terre de France. C'est lui dont le chant annonce les aurores. Et s'il ne fait pas lever le soleil, la lumière sans lui, serait inféconde. Sans lui, le soleil ne luirait pas sur les terres fraîches. Sans lui, le soleil n'aurait pas à féconder les germes confiés à la glèbe. S'il ne jetait pas son grain dans les sillons, le soleil aurait beau luire, les moissons ne se lèveraient pas, les belles moissons dorées, lumineuses autant que le soleil, et nourricières du monde. Le soleil et le paysan sont les deux grandes puissances cosmiques, nécessaires l'une à l'autre. C'est pour cela que le chant du paysan appelle la lumière, et que la lumière répond à son chant !

Or le paysan de France, c'est le cœur de la France, et le chant du paysan, c'est le chant même de France !

Car la France, sans doute, c'est une histoire, c'est une tradition, c'est une idée vivante, c'est une langue, c'est une épée dans une lumière, c'est uue armée en marche, c'est uue horizon qui veut couvrir le monde ; mais la France

c'est d'abord un sol, une terre : la lande bretonne aux ajoncs fleuris ; la Lorraine aux odeurs salubres des sapins ; la plaine uniforme de la Beauce, la plaine riche de la Limagne, les sables d'or de la Sologne, les champs d'oliviers où chantent les cigales de Provence : toute cette terre, la plus belle du monde, la plus riche, la plus harmonieuse, la plus sonore, c'est la France. A son manteau, il ne manquait qu'une couleur : la blancheur de neige. Elle l'avait mise en son drapeau. Et le Canada la lui conquit et la lui garde !

Et l'on chante encore sur la terre de France ? Oui, comme on a toujours chanté.

Je ne prendrai comme exemple que ma plaine natale. Elle est au centre de la France, et elle ressemble à la vôtre, étant presque une île comme la vôtre.Elle s'étend entre deux fleuves, la Loire et l'Allier. Elle a ses grands prés où paissent les bœufs blancs. Elle a ses terres de labour où le soc luit sous le soleil ; elle a ses routes où tremblent les feuilles de ses peupliers. Elle a ses bois où la lumière s'estompe et où les oiseaux fuient. Elle s'appelle Nivernais, Bourbonnais, Limagne ; et elle se termine à cette chaîne merveilleuse des monts d'Auvergne, si riches en perspectives claires et immenses.

Toute cette plaine chante. On chante au village, devant l'enclume où le feu jaillit ; sur l'échelle qui monte aux toits

rouges ; devant les grands feux qui flambent les nuits et où l'on cuit la chaux et la terre glaise. On chante par les rues ; les gueux qui passent, pour un sou, jettent des romances au vent. On chante sur les places : là se font entendre, assemblant la foule autour d'eux, prodiges pour nos regards d'enfants, ces êtres qui ont des grelots sur la tête, des cymbales aux mains, une grosse caisse sur le dos, et qu'on appelle " les hommes orchestres ".

Aux automnes, en cueillant les noisettes, on chante dans les clairières. Petits garçons et petites filles dansent des rondes. Je me souviens d'une, recueillie et transposée par un poète de ma plaine, par Théodore de Banville. Nous la chantions enfants, nous tenant par la main et dansant en cercle :

Nous n'irons plus aux boix, les lauriers sont coupés...
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor ; nous n'irons plus aux bois,
Où des enfants charmants riait la folle troupe,
Sous les regards des lys aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe,
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés.

On chante dans la campagne, le soir. Les gosiers des garçons de ferme ou des porchers ont le secret de ces roucou-

lements sonores qui ressemblent aux Tyroliennes. Et les mélodies des flûtes de bois redisent des airs très simples, très anciens, notes gaies ou mélancoliques qui se mêlent, selon les époques, aux chants des rossignols, aux notes troublantes des crapauds cachés au bord des mares, ou aux aboiements des chiens qui, depuis les cycles primitifs, avertissent les hommes du passage de la lune.

Au temps qui précède Noël, quand la nuit est venue, des groupes d'enfants, s'éclairant de chandelles ou de lanternes, vont de porte en porte et chantent les cantiques de l'attente. Et dans ce vieux pays du centre de la Francs, où l'on dit que la foi est moins vive, dans cette plaine un peu sceptique et de vie facile, c'est la chanson qui donne encore une voix aux croyances. Près du sol, les races ne meurent pas ; et aux heures où il exprime son âme—son âme qui est l'âme ancestrale — le paysan chante la chanson de la Foi.

Nul ne repousse les gentils chanteurs. Ils vont dans toutes les maisons, et devant les Crucifix que parfois l'on ne prie plus, ils disent les promesses toujours nouvelles. Aux fils des bergers, ils apportent le chant des anges aux bergers. La petite lueur qui tremble dans leur main est sœur de l'étoile. Et quand, avant la messe de minuit, ils fredonnent leur dernier couplet

" Réveillez-vous gens'ses de bien
Nous n'avons pas chanté pour're rien
Un sou marqué dans notre gousset
Noël, Noël est arrivé ! "

il n'est pas de main qui ne s'ouvre devant le gousset des chanteurs de Noëls.

Ainsi la plaine — la plaine qui parle peu, parce qu'elle communie au mystère du silence universel—la plaine chante.

Et maintenant voulez-vous que nous écoutions un peu la chanson de France ? Pour l'entendre, nous prêterons l'oreille à vos chansons canadiennes.

C'est à votre littérature, Mesdames et Messieurs, que je dois moi-même la révélation de la chanson de France, du moins de la chanson populaire. Je dis " votre littérature " : car, en dépit de quelques esprits sceptiques, sous-bibliothécaires attardés qui ne connaissent de littérature que celle des catalogues, vous avez une littérature. Pour qui sait l'y chercher, elle se trouve d'abord écrite au livre de chacune de vos âmes. En chaque canadien il y a un poète lyrique, et la corde qui vibre à cette lyre vivante est la corde de l'amour national. Ah ! il suffit d'une seule rencontre avec un seul canadien pour l'entendre chanter, cette lyre. Tout canadien qui parle de son pays devient un poète. Ses

yeux ont des flammes ; ses lèvres frémissent ; et de son cœur montent à ses lèvres les mots ardents que dicte l'amour. Et c'est toujours le mot de l'amour qui ne sait pas mourir et qui, jusqu'en la paix, lutte pour la Patrie. Il y a toujours, accompagnant la lyre canadienne, une sonnerie de clairon, souvenir de vos pères

" Qui, le soir, réunis sous de vastes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux " (4).

Mais avec cette littérature vivante, vous avez une littérature écrite. Je n'en citerai qu'un volume. Il est à la fois Chanson de Gestes, Cid et Légende des Siècles. C'est le *Recueil de vos chansons populaires* (5). — Et il a été surtout, pour moi, le meilleur recueil des *Chansons de France*.

Tout ce qui est français s'y trouve : grâce légère qui d'un rien fait une beauté ; ironie qui souligne et n'appuie pas ; lyrisme tendre pareil à celui que mettait au cœur des chevaliers la pensée de leur Dame ; sacrifice joyeux du cœur au devoir ; héroïsme, fidélité, tous les traits par

(4) Louis Fréchette : *La Forêt.*

(5) *Chansons populaires du Canada*, recueillies et publiées avec annotations par Ernest Gagnon. Librairie Beauchemin, Limitée.

lesquels nous avons coutume de définir le génie français— je n'entends pas celui des encyclopédistes — mais le bon génie qui sort du sol de France, fleur de la terre française, tous ces traits sont rassemblés en vos *Chansons populaires*. Elles s'appellent chansons du Canada, mais elles viennent de France ou elles y retournent.

J'ai dit : lyrisme tendre. Et, en effet, comme dans tout ce qui est humain, comme dans ce qui est français, l'amour tient une grande place en vos chansons. Mais c'est un amour dont on doit pouvoir parler sans provoquer nul sourire. La poésie le spiritualise et il est devenu, en faisant partie intégrante de votre chanson, thème épique et national ; et j'espère bien, sans que personne " mal y pense ", pouvoir dire le nom de la *Canadienne aux beaux yeux doux*.

Mesdames et messieurs, nous n'allons faire que nous souvenir. Les chercheurs de choses nouvelles vont être déçus : je n'ai rien à leur apprendre. Ne trouverez-vous pas, pourtant, quelque charme à ce que nous effeuillions, comme on effeuille une marguerite, la fleur commune de nos souvenirs ?

Voici la grâce légère d'un rien : Un lièvre au saut du lit. *Le nique du lièvre :*

J'ai trouvé le nique du lièvre
Mais le lièvr' n'y était pas :
Le matin, quand il se lève,
Il emport' le lit, les draps.

Rien qu'une senteur de thym et de rosée ; rien que cela et une trouvaille : ce passage du saut du lièvre à la danse de la bergère :

Sautons !
Dansons !
Bell' bergère, entrez en danse
Saluez qui vous plaira.

Pour sauter — non du coq à l'âne (je suis toujours hanté par le souvenir de Chantecler) — mais du lièvre peureux à une image guerrière, rappelons vite " Malb'roug qui va-t-en guerre ". Cette chanson est un peu malicieuse pour Messieurs les Anglais : cela, même en entente cordiale, continue à avoir pour nous quelque saveur ; et elle est de notes si variées :

pittoresque :

Elle aperçoit son page
Mironton, mironton, mirontaine,
Elle aperçoit son page
Tout de noir habillé.

ou touchante :

Aux nouvell's que j'apporte
Mironton, etc.,
Aux nouvell's que j'apporte
Vos beaux yeux vont pleurer.

ou de douce philosophie :

La cérémonie faite,
Mironton, etc.,
Chacun s'en fut coucher...

Mesdames et Messieurs, si pour vous, vous n'en êtes point trop pressés, nous irons d'abord à la *Claire Fontaine.*

A la *Claire Fontaine !* On n'est pas Canadien, dit-on, sans la chanter. Ce que je puis affirmer, c'est qu'on n'a pas été — sans la chanter — soldat français. La *Claire Fontaine* aide encore aux petits pioupious de France à marcher en bonne humeur ; et rien qu'à vous en prononcer le nom, je me sens rajeuni de quinze ans. Je revois mon pantalon rouge, l'acier luisant de mon fusil, les longues routes blanches, et je sens sur mes épaules la meurtrissure du sac pesant. Cette chanson est d'une poésie fraîche, d'un lyrisme mélancolique, d'un sentiment limpide, qui coule comme un filet d'eau. Je prends quelques vers au hasard, car déjà elle chante en vos mémoires.

A la claire fontaine
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.

Lui, y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai !

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai
Tu as le cœur à rire
Moi je l'ai-t-à-pleurer !

...Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai
Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier.....

Et le refrain revient fidèle,comme la fidélité qu'il chante :

Lui, y a longtemps que j't'aime
Jamais je ne t'oublierai.

Voulez-vous du lyrisme, non pas plus frais, mais plus tendre ? lisez à la suite, telles qu'elles sont publiées, les

deux chansons : *Par derrière chez mon père*, et *Vive la Canadienne*. Accentuez le refrain qui semble un rouet en marche " Vole, mon cœur vole ", un rouet qui dévide le temps, car la poésie de la pièce est dans cette idée du temps qui passe, et toujours finit par " mener aux noces ". Murmurez à peine le ron ron du *doux-doux* qui semble ralentir la marche du temps en vol.

La plus jeun' se réveille
Vole, mon cœur vole
La plus jeune se réveille :
Ma sœur, voilà le jour
Ma sœur, voilà le jour, doux, doux,
Ma sœur, voilà le jour.

Non, ce n'est qu'une étoile
Vole, mon cœur vole,
Non ce n'est qu'une étoile
Qu'éclaire nos amours
Qu'éclaire nos amours, doux, doux
Qu'éclaire nos amours.

Et la suite... Je ne sais comment vous souligner ce qu'il y a de français dans ce mélange de fidélité et d'ironie, d'impatience et d'attente sûre, en ce jeu de l'amour à qui

l'on donne des ailes, mais que l'on retient tout de même par un fil à la patte :

Vive la Canadienne
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux
Et ses jolis yeux doux, doux, doux
Et ses jolis yeux doux.

Les fils qui le retiennent, il y a des heures où l'amour sait les rompre. Au cœur d'un canadien, comme au cœur d'un français, devant le devoir l'amour se tait. Tous nos héros sont frères de Rodrigue. Un des éloges que M. René Doumic adresse à Chantecler, à celui de M. Rostand, c'est de n'être pas " un jeune premier romantique, non plus qu'un ténor, ni un soupirant de cavatines sentimentales... Le secret de Chantecler n'est pas un secret amoureux ". Sur ce point, les héros de nos chansons ressemblent à Chantecler. Il y a pour eux quelque chose de plus grand que l'amour, c'est le devoir. Prenons à témoin la chanson de la *Belle Françoise.*

—On m'a dit, hier au soire, lon gai,
On m'a dit, hier au soire,
Qu'à la guerr' vous alliez, ma luron, lurette,
Qu'à la guerre vous alliez, ma luron, luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle, lon gai,
Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Ont dit la vérité, ma luron, lurette
Ont dit la vérité, ma luron, luré.

—Venez m'y reconduire, lon gai,
Venez m'y reconduire
Jusqu'au pied du rocher, ma luron, lurette,
Jusqu'au pied du rocher, ma luron, luré.

Et cette ritournelle, vieille France, qui revient à la fin des strophes, est un air de flûte mis en parole :

Il la trouva seulette, lon gai,
Il la trouva seulette
Sur son lit, qui pleurait, ma luron, lurette
Sur son lit, qui pleurait, ma luron, luré.

Et c'est bien, et bien conforme à la vie, que tout cela finisse par un air de flûte.

Il est vrai que cela recommence sur un air de musette :

" Digue, dindaine ".

En quels termes enthousiastes, M. Ernest Gagnon parle de cette chanson : " Ne dirait-on pas que cette mélodie

d'une si délicate beauté se termine sur la dominante tout exprès pour imiter le petit bourdon de la musette qui fait encore entendre sa note dominante, alors que le musicien a fini son air. Cette chanson, aussi belle comme poésie que comme musique, nous vient de la France où elle n'est pas non plus oubliée... ". Ecoutez ce qui suit : " Quant aux paroles qui se chantent dans le Nivernais, elles sont loin d'être aussi poétiques que celle de notre version canadienne ". " Elles sont moins poétiques " : j'y souscris, et ce n'est pas ce qui m'importe. Ce qui me touche, ce que je retiens, c'est que voici le Nivernais, mon Nivernais, en parenté authentique avec votre Canada. Nos fleuves se confondent. Nos blés crépissent au même souffle des vents : vents de musettes, si harmonieux. Nous allons entendre :

Il a pris son tirelire, digue dindaine,
Il se mit à turluter, digue dindé.
Il se mit à turluter.

Au son de son tirelire, digue dindaine
Les moutons s'sont assemblés, digue dindé.
Les moutons s'sont assemblés.

Ils se sont pris par la patte, digue dindaine,
Et se sont mis à danser, digue dindé
Et se sont mis à danser.

Vraiment, est-ce de la poésie fraîche et neuve ? une vision claire ? à la Française ? cette ronde de moutons, dansant, pattes tenant pattes, au son du tire-lire turlutant, sous le ciel de midi ?

Cette pièce me rappelle une autre de Verlaine ; elle me la rappelle, sans me faire oublier qu'elle la dépasse. Verlaine décrit la rentrée des moutons :

C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit
L'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune ;
.....C'est une,
Puis deux, puis trois. Le reste est là, les yeux baissés,
La tête à terre, et l'air des plus embarrassés,
Faisant ce que fait leur chef de file : il s'arrête,
Elles s'arrêtent tour à tour, posant leur tête
Sur son dos, simplement, et sans savoir pourquoi.

Et c'est un joli tableau que celui de Verlaine. Combien plus joli est celui de votre chansonnier. Que j'aimerais le voir rendu par l'un de vos peintres, un Franchère, un Saint-Charles, ou un Delfosse : le soleil, l'herbe verte, le berger et la bergère, le tire-lire turlutant, et la ronde des moutons, pattes croisées !

Chanson Canadienne, Chanson de France, Chanson du coeur de la France, puisque Chanson Nivernaise — Niver-

naise jusqu'en l'expression " tire-lire turlutant ", jusqu'en l'élision que nous pratiquons toujours devant le verbe réfléchir, car nous ne disons pas, selon la grammaire " les moutons se sont assemblés ", mais bien selon votre chanson " les moutons ss'ont assemblés ". Je le disais en chaire, et un littérateur me l'a reproché. Il ne savait pas que je parlais Canadien et Nivernais.

Etrange de rythme, semée de mots qui sont des diamants, déjà profonde de sentiments, *la Chanson du Canard blanc* marque bien la transition entre les chansons gaies et d'amour et les chansons héroïques :

Le fils du roi s'en va chassant
— En roulant ma boule —
Avec son grand fusil d'argent
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

A quoi comparer le fol refrain " rouli, roulant, ma boule roulant ", qui revient presque à toutes les syllabes couper le fil du drame, sinon, justement, à quelque fou de Roi roulant sa " boule " ou sa bosse, et coupant les lignes d'un beau régiment en ordre de bataille :

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule.

O fils du roi, tu es méchant
Rouli, roulant, ma boule roulant,
Eu roulant ma boule.

...Par-dessous l'aile, il perd son sang,
En roulant ma boule.
Par les yeux lui sortent des diamants
Rouli, roulant, ma boule roulant,

Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, ma boule roulaut,

Toutes ces plum's s'en vont au vent,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Les plumes s'en vont au vent. Sur la tête de quatre capitaines, elles sont en plumets. C'est dans la chanson française la note gaillarde :

Nous entrâm's dans une auberge :
Hôtesse, as-tu du vin blanc ?
Brave, brave,
Hôtesse, as-tu du vin blanc
Bravement.

Et chez vous, comme chez nous, la note gaillarde touche à la note épique. Voici le chant qui monte de l'âme, poésie

de la tristesse, du souvenir, de la fidélité. C'est le chant que redisent tous les échos canadiens, ceux de vos rudes forêts, ceux des Montagnes Rocheuses et des grands lacs, le chant qui se chante partout où il y a des Canadiens français. Vous avez deviné qu'il s'agit du *Canadien errant*. Larmes de l'exil :

Un Canadien errant
Banni de son foyer
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Longs regards sur le fleuve qui coule et dont les flots iront peut-être battre le sol de la patrie :

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots :

Prière aux flots qui coulent, prière où l'exilé n'avoue de souffrance que celle de la patrie perdue, et de pensée que celle du souvenir :

Si tu vois mon pays
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux

Et dans le suprême effort le cri de l'amour fidèle jusqu'à la mort :

O jours si pleins d'appas
Vous êtes disparus...
Et ma patrie hélas !
Je ne la verrai plus.

Non... mais en expirant
O mon cher Canada...

Et le regard qui s'éteint devine, au delà des horizons présents, les horizons du pays aimé :

O mon cher Canada
Mon regard languissant
Vers toi se portera !

Il y a pourtant une note plus grande encore en la chanson des vôtres. Oserai-je la faire sonner ce soir ? Ne sera-ce pas remuer vos cœurs vibrants plus qu'il ne faut peut-être, et jeter une mélancolie en cette fête ? Et moi qui viens de là-bas, et qui sur mon front garde un peu de la faute de ceux qui, à une heure, ne surent pas assez vous aimer, me convient-il de laisser passer sur mes lèvres la plainte héroïque de celui qui rapporta de Versailles le *Drapeau de Carillon* ?

Pourtant je les dirai les mots de la Marseillaise Canadienne. Nous sommes de la même France. A nos coeurs les mêmes tristesses, les mêmes souvenirs, les mêmes gloires aussi ! La victoire n'est pas ce qu'il y a de plus grand au monde. Ce qui commande tout respect et exprime toute grandeur, c'est la fidélité jusqu'à la mort. Ce sublime chant du Drapeau de Carillon, c'est la *Marseillaise de la fidélité*, non celle où luit la flamme des révolutions et où coule le sang rouge des vengeances, mais la Marseillaise qui chante l'*Amour sacré de la Patrie*... Fidélité à la gloire passée ! au drapeau vaincu ! à la patrie qui oublie ! Chant sans espoir mais sans défaillance :

O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau, je viens ici mourir.

Ainsi, Mesdames et Messieurs, grâce légère, demi sourire de la gaîté, lyrisme de la tendresse, fidélité du souvenir, héroïsme, voilà ce que dit votre chanson canadienne, et c'est le chant même de l'âme française !

O Canada, cher Canada, je te remercie d'avoir gardé si fidèlement le chant de France. C'est toi qui fais chanter au fond de nos âmes toutes ces mélodies où s'est, au cours des temps, spontanément exprimée l'âme française. Tu leur as seulement donné je ne sais quelle grandeur qui vient de l'immensité de tes fleuves, de la splendeur de tes horizons et de la force de tes fidélités. Grâce à toi, je sens mieux les liens qui m'attachent à la Terre et à l'Histoire des anciens. Je sens l'immortelle jeunesse de l'âme française, la fraîcheur de son idéalisme, la flamme toujours vivante de sa foi, la grâce de sa poésie, l'ardeur de sa vaillance. Pays de la fidélité et du souvenir, ô Canada, merci !

***

Mesdames, Messieurs, nous avons, dans la première partie de cette conférence, entendu chanter l'âme française dans les chants populaires du Canada. Nous allons dans cette seconde partie — que je ferai courte, craignant de demander trop de patience à votre attention — entendre chanter l'âme Canadienne dans la poésie de France. Dans son admirable discours d'adieu, M. l'abbé Vignot vous signalait une mission de votre langue : sauver certains caractères de l'esprit français qui chez nous pourraient s'atténuer devant des influen-

ces étrangères. Et je me suis laissé dire qu'il y avait parmi vous des Chevaliers au cœur généreux et au rêve grand dont le dessein serait de ranimer l'âme française en lui faisant prendre un contact plus intime avec l'âme canadienne. Ce sont de nobles désirs, et ce que je puis affirmer, c'est que l'âme française leur rendra facile leur mission.

Ces caractères de la vieille France, auxquels vous avez été plus fidèles que nous, la France les retrouve ; et sa littérature nous en témoigne. S'agit-il du sentiment religieux ? Lui a-t-on jamais fait une place plus grande — je ne dis pas dans les préoccupations politiques qui se concentrent toutes autour de la question religieuse — mais dans les lettres ? Histoire, roman, poésie : je cherche une littérature qui ne soit pas à tendance religieuse. Dans le domaine de la poésie surtout, l'inspiration religieuse est plus profonde que jamais, et nous avons eu ce que le romantisme ne nous avait pas donné : mieux qu'une poésie religieuse, une poésie mystique. J'ai prononcé le nom de Verlaine, je n'y insiste pas, reconnaissant qu'en dehors des *Pages choisies* (6), son œuvre n'est pas recommandable. Mais comment ne pas vous citer les merveilleux *Poèmes* de Louis Le Cardonnel (7) : jamais la lyre française n'a chanté plus près de Dieu.

---

(6) *Poésies religieuses*, librairie Vannier, Paris.

(7) *Poèmes*, Mercure de France, Paris.

S'agit-il du sens de la tradition ? C'est peut-être ce qui était le plus menacé chez nous. En histoire : l'altération du passé ; en politique : la France datée de 1789 ; en littérature : ou le culte de l'antiquité, ou l'inspiration individualiste. Le sens de la tradition revit chez nous. L'histoire est plus impartiale ; les efforts de l'ancienne France sont mieux interprétés ; dans la littérature, l'idée de tradition devient fondamentale chez les Brunetière, les Bourget, les Bazin, les Barrès.

Mais chez nous revit surtout — et c'est le point qui nous intéresse le plus en ce moment — l'amour de la terre. La terre n'a jamais été mieux comprise ni mieux chantée. Le XVIIe siècle, dans son ensemble, l'ignore. Le XVIIIe la méconnait : on ne peut appeler poésie de la nature le sentimentalisme vague de Rousseau. Avec le romantisme commence vraiment la poésie de la nature, mais elle est faussée par cet individualisme qui est la grande erreur romantique. La poésie objective, qui vient après, est plus rapprochée des choses. Mais elle les prend trop par l'extérieur, et ne va pas jusqu'à leur âme. C'est le propre de la poésie toute contemporaine d'avoir compris la terre et dans son impersonnelle beauté et dans son âme toute humaine. Car la terre—permettez-moi l'expression—fait partie de l'homme. Ce n'est pas pour rien que l'homme

en vient, qu'il en vit, qu'il y retourne. Toutes les choses de la terre sont un peu humaines.

Et c'est ce que je trouve de si profondément canadien dans cette poésie française. Car le fond de votre caractère, c'est l'amour d'un sol que vous avez découvert, conquis, défriché, sur lequel sont tombées vos sueurs, dans lequel a passé votre sang. Le Canadien est un colon : il vit de sa terre, et il la fait vivre en lui. Et n'est-ce pas sur ce point que vous vous sentez si peu Américain ? L'Amérique — est-ce préjugé de notre part ?—nous nous la représentons comme un grand lieu d'affaires, où l'on passe et repasse ; où les races se succèdent sans prendre racine et où il semble que nulle poussière humaine ne demeure. Mais vous, Canadiens, vous aimez votre terre, vous l'aimez comme quelque chose de sacré ; vos regards pour elle sont des regards de tendresse ; et lorsque vous en prenez dans vos mains, vous savez que c'est un peu de la cendre ancestrale que vous tenez. Et vous la faites vivre en vous : ni vos arbres, ni vos prés, ni même vos neiges qui font partie de votre terre, ni votre ciel qui pour vous touche à votre sol, ne sont des choses, simplement. Tout cela est de votre âme, et vous le voyez, plus encore en regardant au dedans qu'en ouvrant les yeux sur le dehors.

Et c'est cela même la poésie. La poésie, nous l'imaginons comme une Muse ailée, et nous avons raison parce

qu'elle est la messagère de l'idéal, et une visiteuse céleste. Mais elle aime vivre sur la terre. Etre poète, c'est moins rêver que regarder ; non pas regarder de loin et comme un impartial spectateur ; mais de près, en se penchant sur les choses, en soufflant sur elles comme fit Dieu sur la primitive matière quand il voulut créer l' homme, en donnant aux choses ce souffle même de notre âme. C'est pour cela que la poésie n'est pas seulement littérature : elle est sentiment, regard, sourire ; elle est charité ; elle est dans tout ce qui marque le don de l'âme, dans tout acte ou tout mot ou tout silence par où s'exhale un souffle qui anime et vivifie.

C'est un tel regard que la littérature contemporaine a su porter sur les choses ; c'est par un tel souffle qu'elle a su les animer.

Que ce soit Fabié, Vernemouze, Harel, Retté ou Theuriet, c'est de la même façon qu'ils sentent la poésie de la terre ; ils regardent avec sympathie, c'est-à-dire en sortant d'eux-mêmes ; et ils *humanisent* en projetant leur âme derrière le visage des choses.

Vous n'attendez pas, mesdames et messieurs, une dissertation littéraire ; et je ne me sens pas de force à vous la faire. Je veux seulement comprendre votre âme, et la surprendre dans les échos de la chanson française. Je ne

vous citerai donc que quelques vers d'un poète qui me paraît le plus canadien de nos poètes français. Vous le connaissez, vous le goûtez, et je sais même, Monseigneur, est-ce une indiscrétion de le dire ? que vous avez pour lui une prédilection. Je veux parler de Louis Mercier.

Voyez la physionomie canadienne de ses livres : ils s'appellent *Voix de la Terre et du Temps* et *Poème de la Maison* (8).

Voix de la terre ! Celles qui chantent en vous : voix des collines, des herbes, de la neige, des arbres, des champs. Voix du temps, des saisons et des heures. Voix qui disent la peur des bois et les fantômes des nuits. Voix des souffles qui passent, des ombres, des souvenirs aussi et des retours vers le Passé.

Et vendangeant nos souvenirs en des corbeilles,
Nous irons butinant ainsi que des abeilles,
Et le chemin connu sera doux à nos pas
Lorsque nous reviendrons, le soir, heureux et las,
Portant nos souvenirs joyeux en des corbeilles (9).

Poème de la maison ! Chanson des choses familières, de la cheminée, de la table, du lit, de l'horloge, de la lampe ;

(8) Calmann. Lévy, éditeurs, Paris.

(9) Voix de la Terre et du Temps, La Vigne aux Souvenirs.

des actes coutumiers, et de nos humbles frères, les animaux, abrités sous nos toits, des *chèvres au jardin* et de *la joie de l'âne.*

Mercier n'est pas votre cousin de la ville : il est votre frère de la campagne. Ses notations sont celles d'un paysan qui vit parmi les choses.

Donnez le génie poétique à l'un de vos colons, c'est ainsi qu'il écrira, *d'un trait :*

" Les linges qui font des clartés sur le buisson...
" Les saules blancs épanouis parmi les prés

Les lessives " bombant leurs linges gonflés d'air
Comme des voiles de navire ".

Par le menu :

Souvent nous allons prendre au bourg
Un coche vieil et ridicule,
Qui part à la pointe du jour
Et ne revient qu'au crépuscule.

On part. Vacarme de grelots,
Coups de fouets, fracas de ferrailles ;
Les maisons ont leurs volets clos,
Et sur les toits des moineaux piaillent (10).

(10) Ibid. A travers champs.

Avec des détails que les rustiques sont seuls à voir et à aimer :

> L'étable. C'est un soir d'hiver. On trait les vaches.
> Une lanterne pend sous les chevrons, parmi
> Les toiles d'araignée, éclairant à demi
> Les choses et semant l'ombre de claires taches.
>
> ...Paix profonde. Les bonnes vaches que l'on trait,
> Immobiles, les yeux béants, devant leur crèche,
> S'abîment dans un rêve indolent d'herbe fraîche,
> Au bruit moelleux du lait qui tombe dans du lait (11).

Mais comme vous, il décrit moins qu'il n'anime. Il prête une âme aux choses. Il y a sur le monument que vous avez élevé à Maisonneuve, ce mot, qui est d'une âme fière : " Il est de mon honneur d'accomplir ma mission, tous les arbres de l'île devraient-ils se changer en autant d'Iroquois ". C'est aussi le mot d'un poète. Nos frères, les Iroquois, en seront-ils flattés ? mais " ces arbres changés en Iroquois ", c'est-à-dire humanisés, c'est de la poésie.

Et j'ai le sentiment que votre nature, plus qu'une autre, se prête à ces métamorphoses. La nature a, ici,quelque chose de plus humain qu'ailleurs. Le caractère moral y apparaît

---

(11) Ibid. *Les Vaches.*

très sensiblement. Cela tient, je crois, et à la lutte qu'elle doit soutenir contre vos longs hivers et en laquelle se marque un " effort " ; et à la rapidité avec laquelle elle doit, dans vos courts étés, fleurir et mûrir, et qui marque un "désir". Il y a de l'effort et du désir dans les choses canadiennes. J'en ai été plus d'une fois frappé, cet hiver. Vos arbres au milieu des neiges me semblaient des volontés de vivre incarnées, et certains soirs, des squelettes dressés au-dessus d'un linceul. Et c'est presque mot pour mot la vision d'un de vos poètes :

" Nous y verrons les grands squelettes
Des arbres gris ressusciter ".

Et comme il s'agit d'une vision du printemps, il ajoute :

" Et les yeux clos des violettes
A la lumière palpiter. (12)

Cette note d'un de vos poètes est la dominante chez Louis Mercier : la sensation devient sentiment, la matière vie, toute chose âme.

Puisque nous sommes à parler des arbres, et qu'aussi bien rien n'est plus canadien que le bois — le bois qui donne un

(12) Nérée Beauchemin : *Primeroses.*

coeur chaud à toutes vos maisons — je vous cite la pièce : *Les Bois ont peur :*

Crainte de faire choir sa frondaison fanée,
Pas un arbre n'a remué de la journée,
Et les grands chênes n'ont respiré qu'en tremblant.

...Puis, brusque, la nuit vient. Ses ondes grossissantes
Débordent les ravins, escaladent les pentes
Et s'infiltrent jusqu'aux profondeurs des bois roux.

Alors un grand frisson saisit leur multitude,
Les rameaux prennent de tragiques attitudes
Et semblent ébaucher, au loin, des gestes noirs.

Qu'est-ce que la nuit louche et muette complote ?
Une sourde rumeur dans le silence flotte,
Et c'est comme le bruit que ferait un marcheur

Dont les pieds sur le sol ne poseraient qu'à peine,
Mais que l'on entendrait venir à son haleine...
Qui donc dans l'ombre approche ainsi ?

Les bois ont peur...

Tout le *Poème de la Maison* est l'illustration de ce procédé. La maison a une âme qui est celle de ceux qui l'ont habi-

tée. Toutes les choses de la maison ont leur personnalité morale, qu'elles tiennent de leur emploi, de leur forme, de leur histoire, toujours de leurs rapports avec la vie des hommes. Ainsi la *lampe* sera-t-elle " la recluse volontaire ". Recluse en la maison qu'éclaire sa clarté, nous la voyons vivre, regardant les objets qu'elle éclaire, veillant sur le petit enfant qui dort et qui, lorsqu'il s'éveille sous le baiser de la lumière, " veut prendre à pleines mains le bon visage de la lampe ", tremblant au souffle du vent, la puissance ennemie qui tente toujours de la faire mourir.

> Et c'est avec terreur qu'à travers la fenêtre
> Elle voit remuer les arbres au dehors ;
> Aux seuls jeux du feuillage, elle soupçonne l'être
> Qui guette sa lumière et médite sa mort ". (13)

Et tout cela est déjà de la poésie religieuse, car saisir l'esprit des choses c'est y découvrir le rayon divin. Cette poésie facilement devient une prière.

Dans une préface à un recueil de poésie canadienne, je trouve votre poésie ainsi définie : "Poésie canadienne veut dire poésie religieuse où la pensée de Dieu rayonne à travers tous les sujets pour les éclairer et les purifier ; poésie

---

(13) Poème de la Maison, La lampe.

nationale qui s'inspire de notre grande nature ou de notre merveilleuse histoire ", et l'on ajoute : " Poésie domestique qui chante les pures jouissances de notre foyer canadien"(14). Si telle est votre poésie, c'est un de vos poètes, et, jeunes poètes du Canada, l'un de vos maîtres que Louis Mercier.

Oh ! n'avez-vous pas chez nous un frère encore plus proche ? J'aurais pu, sans manquer à mon titre, annoncer une conférence sur les chants de France, de la vôtre et de la mienne, et ne vous parler que de *Théodore Botrel.* Mais devant ceux qui l'ont entendu, on ne fait pas une conférence sur Botrel, et je ne vous cite son nom ce soir que pour faire planer sur cette fête française la douceur d'un souvenir, d'un souvenir inoubliable pour vous, et, je le sais, inoubliable pour lui. Botrel, c'est une voix, et d'une voix on ne peut être qu'un écho ; c'est une voix où chante une âme, une âme où monte toute la sève d'une terre, d'une terre qui n'est faite que de la poussière d'aïeux. Et Botrel aussi, c'est une grâce, et d'une grâce oserait-on être seulement une ombre ? car les Botrel, écrit Hugues le Roux, " ils sont deux, un feutre noir et une coiffe blanche.... coeurs entrelacés qui font à la cape celtique une agrafe d'argent ".

---

(14) *Fleurs de la poésie canadienne,* préface par l'abbé A. Nantel. Librairie Beauchemin Limitée.

Vous l'avez bien fêté ; et c'est joie pour la France. Car Botrel au Canada, c'était toute la France, celle d'autrefois qui vous oublia et qui revenait vous rendre sa fidélité, et celle d'aujourd'hui qui venait vous dire qu'elle vous ressemble encore. La chanson de Botrel, c'est bien la chanson de France telle qu'elle jaillirait d'un coeur canadien. C'est la chanson où sonne une conscience. Je vous disais qu'il y a toujours, accompagnant votre lyre, une sonnerie de clairon. Ecoutez :

Barde, écoute autour de toi
Narguer l'idéal, la foi,
Le passé de tes ancêtres ;
Sonne, sonne du clairon,
Les Français mieux t'entendront.

Dans la mollesse on s'endort :
Sonne au sud, à l'est, au nord,
A l'ouest, afin qu'on veille ;
Sonne, sonne aux quatre vents
La Diane qui réveille,
Sonne, sonne aux quatre vents
Les " garde à vous " émouvants ! (15)

---

(15) Coups de Clairon, ce que m'a dit ma conscience.

Comme la vôtre, c'est la chanson de la terre, de la terre aimée, aimée comme une amante :

Debout mon gâs, sors la charrue,
Voici venir le matin-jour ;
Viens, la terre est en mal d'amour
Et cette maîtresse bourrue
Veut, sans repos aucun pour eux,
Les baisers de ses amoureux (16).

Comme la vôtre, c'est la chanson des bois, la chanson triste des grands chênes qu'on abat :

Entends-tu quand s'abat ta cognée
Entends-tu cette voix désolée,
Mon gâs !
C'est la clameur
Immense et presque humaine
Du vieux chêne
Qui meurt ! (17)

Comme la vôtre, c'est la chanson-poésie. C'est bien la muse qui chante près de terre, et qui chante le chant de la

(16) Chansons de chez nous, la Charrue.

(17) Chansons en sabots, la Mort du Chêne.

glèbe. Mais elle donne une âme aux choses, une âme, et un visage, et un geste, c'est-à-dire tout ce qui est vie :

Que les pommiers nouveaux dressent bien haut leur faîte,
Lèvent bien haut leurs bras vers Dieu, pour le bénir,
Comme les jeunes gens lèvent bien haut la tête
Semblant mettre au défi le malheur à venir.

Et que les vieux pommiers baissent bien bas leurs branches,
Quand les petits Bretons auprès d'eux passeront,
Comme les grands'mamans baissent leurs têtes blanches
Pour que leurs petits gâs puissent baiser leurs fronts (18).

Comme la vôtre, c'est la chanson qui croit, qui croit à tout ce qui est grand et divin, qui croit au grand Amour, qui croit à la Patrie, qui croit surtout à Jésus-Christ. Notre drapeau de Carillon, à nous, c'est la Chanson de Botrel. Sa devise et la nôtre c'est " Pour la Croix et pour le Drapeau " :

Pour la foi catholique
Français debout, car Dieu le veut !
Chantons la Catholique
Vive la France et Dieu ! (19)

(18) Contes du Lit-Clos, les Pommiers bretons.

(19) Coups de Clairon, la Catholique.

***

Mesdames et messieurs, voilà, n'est-ce pas, une conférence peu instructive. Je n'ai rien fait que vous citer des choses connues, et avant que mes lèvres aient achevé de les dire, sur les vôtres déjà elles avaient passé. Mais aussi pourquoi a-t-on donné à cette conférence le nom de conférence d'adieu ? Que peut-on faire quand on se sépare, sinon se souvenir ? Pour moi-même, je ne suis pas tenté de le regretter. De toutes les choses humaines le souvenir est bien la plus délectable. Le regard sur le présent est plein de désenchantements. L'espérance, qui attend, s'accompagne de craintes. Le souvenir embellit, idéalise, apprend à regretter, incline à aimer, fait revivre. Il est une chose toute Pascale, puisqu'il est une résurrection. Il est une chose toute canadienne, puisqu'il est une fidélité. Votre devise n'est-elle pas : " Souviens-toi " ? Oh ! qu'il me semble que nous avons déjà de souvenirs communs. Il y a un mois que je vous connais, et j'ai le coeur plein de choses qui sont à vous autant qu'à moi. Il me semble que, ce soir, à n'importe lequel de vos foyers je pourrais aller m'asseoir, et commencer la veillée en disant : " Je me souviens.... Souvenez-vous ".

Je me souviens, je me souviendrai toujours. Tou-

jours, j'aurai en moi l'image de votre vieille Eglise, attentive, plus éloquente de votre silence que de mes paroles ; je me souviendrai de la fête de ce soir qui n'aura guère été que la fête du souvenir, mais si charmante et cordiale. J'emporterai l'image de vos neiges que j'ai aimées, de votre ciel que j'ai trouvé si beau, et, je l'espère, de votre printemps que je verrai, de votre Niagara que je veux entendre chanter.

Pourquoi faut-il qu'en ce monde une joie n'aille pas sans le sacrifice d'une autre ? Pourquoi ne puis-je pas retrouver la vieille France sans quitter la nouvelle ?

Je me souviens... je me souviendrai. J'aurai tant de souvenirs et si vifs en moi que je croirai vous avoir connus depuis longtemps, bien longtemps, et ne vous avoir pas quittés. Et moi aussi tournant vers le cher Canada " mon regard languissant ", je chanterai le refrain de la fidélité :

" Lui ", y'a longtemps que j't'aime
Jamais, je n't'oublierai ".

EN VENTE CHEZ LES MEMES EDITEURS

CONFÉRENCES

Données sous le patronnage du Cercle Ville-Marie par les Prédicateurs de la Station quadragésimale à Notre-Dame.

1891. — P. BABONNEAU, Dominicain.

Le Père Lacordaire et les jeunes gens, in-12 . .10

1893. — P. L. A. GAFFRE, Dominicain.

Christophe Colomb, sa mission, son caractère, 1492-1892, in-8 25

1900. — P. HAGE, Dominicain.

Le général de Sonis, in-8 10

1901. — MGR ROZIER.

Le XXe siècle (quelques exemplaires), in-8 . .75

1902. — MGR ROZIER.

Le Baptême d'une Race, in-8 25

1904. — P. DELOR, Dominicain.

Un Apôtre Moderne, Le Père Didon, in-8 . .25

1905. — Abbé PIERRE VIGNOT.

Carême de Montréal, in-12 88

1906. — P. L. A. PLESSIS, Dominicain.

Pasteur, in-8 25